

Vague alarme

Par Samarcande

La fin de ce vendredi après-midi est livide. Il est des endroits rares, élus, qu'un ciel délavé rend douloureusement radieux. Pas cette foutue ville, pas maintenant, pas pour moi. Sur les passages piétons, les bottes à talons scandent la marche d'ouverture du week-end, flanquent des gigots de cuisse bien emballés dans leur résille de nylon. Les marionnettistes de la cigarette et du briquet installent leur décor au seuil des bars à tapas. Sous le mascara, derrière la fumée, les visages des femmes et des hommes tirent leur révérence. Le mien tire la gueule.

Personne ne voit que je suis une femme derrière ma visière. Le feu est rouge, deux Peugeot servent d'ocillères à ma moto. Poussière, pollen et moucherons pénètrent mes narines. Putain de vague de chaleur. Cette ville se prend pour un simulateur de ménopause. Le cuir de mes bottes fond sur mon jean. Je suis mouillée par la bruine poisseuse, mais le calme, puis la réflexion, puis la crainte m'assèchent de l'intérieur, laissent une pellicule de malheur au fond de moi. Je commence à saisir le sentiment de mal-être dans sa pureté la plus extrême, la plus juste.

Il arrive quelque chose qui vous rend triste et tous les langages du monde ne suffisent pas à faire machine arrière. Vous avez été si confiant dans le pouvoir du relatif. Après tout vous en avez fait l'excuse et le but de votre vie. Mais aujourd'hui, tous vos mots retentissent dans votre tête comme dans une cathédrale vide. C'est dur. Vous vous êtes persuadé à bon droit que plus rien ne vous arrivera jamais, et que d'ailleurs rien ne vous est jamais arrivé. Lorsque l'on méprise si facilement toute téléologie, soit-elle l'idée de bonheur, on perd sans effort le sens de l'inéluctable. On en gagne le goût du délabrement honnête. Vous avez testé, peu à peu, les limites de votre détachement sans les trouver, y avez constaté le peu d'attachement, finalement, dont on est capable envers soi. Et vous avez trouvé qu'en étant suffisamment radical on découvre immanquablement qu'on ne doit rien à personne et que donc on ne se doit rien. Ne rien se devoir : ni loyauté ni présomption originelle au vrai ni même indulgence. L'incommensurable des situations et des êtres étouffe vos opinions dans leur berceau. Car vous, vous avez retenu la leçon de la modernité. Vous avez lu dans votre manuel de Terminale que vous êtes l'heureux héritier de Copernic, de Darwin et de Freud – vous en avez conclu, ou on vous en a fait conclure, que le progrès vers la vérité équivaut au progrès vers le décentrement et le relatif.

Mais voilà, il m'est arrivé quelque chose aujourd'hui, l'édifice s'effondre, et je pleure derrière ma visière. Je pleure doucement, à gros sanglots délicieux. Je pleure, j'acte la réalité de mon mal en attendant d'arriver à destination. Lorsque j'y arrive, je m'extirpe de ma moto en trébuchant comme une débutante. La nuit est tombée comme moi à terre, comme une belle merde. J'ôte mon casque et quelques mèches saluent l'extérieur en le cinglant. Violence de mon visage bouffi qui fend à nouveau l'air. Le vent sur ma peau m'imprime la proéminence de mon nez, l'avant-

proue de mon front, l'humidité sur mes joues, ces sensations qui me taillent le visage à la serpe.

Nous sommes à un de ces endroits où le soir tombe en effet salement. Un de ces quartiers où l'humanité s'abrite dans les quatre murs suintants d'un immeuble THS, d'un F4, d'une chambre de bonne. L'avenue désengorgée respire et expire enfin dans cette nuit imparfaite, doucement éclairée par les vitrines de pompes funèbres, des feux rouges auxquels personne n'attend, des mégots qui comme votre vie finissent de flamber entre les crottes de chien. Les métropoles éclairent la planète de leurs lueurs de bordel. L'avenue de banlieue éclaire pareillement votre studio derrière les rideaux de toile plastifiée. De grands aplats de couleur indistincte figurent des meubles contourés par la lumière orangée.

Je meurs d'envie d'uriner. A chaque battement de cœur, ma vessie pleine à rompre presse mon bas-ventre. Je m'affale plutôt sur mon lit et m'accorde une minute quarante-cinq secondes exactement d'inactivité totale. Sans rêverie ni contemplation, sans enlever mes chaussures, je savoure les quelques moments de transition précédant la sensation insoutenable de chaleur, le plaisir d'avoir encore juste un peu plus faim, un peu plus soif, le plaisir de confier mon corps au tissu fatigué. Je saisis ce qu'il y a de victorieux à faire pendant ces quelques secondes un tel pied de nez aux besoins qui m'ont taraudée sur le chemin du retour.

Je goûte encore un peu au délice de mon malheur. Dans mon enthousiasme, je fais connaissance avec cette part de moi-même que j'appellerai désormais mon âme. J'entrevois dans son œillade suggestive qu'elle et moi étions de mise pour de longues séances de copulation dans le mois à venir, si seulement je voulais bien me laisser aller à ses soins. « Tu es sur la bonne voie » dit-elle en clignant gentiment à mes larmes. Bonjour vérité, mensonges, noir et blanc et infinies nuances, précision, maîtrise, originalité, virginité, toutes choses dont je n'ai de toute évidence jamais eu suffisamment la faim. Je veux dans cette instant me convaincre que ce renouveau-là n'est pas une autre illusion à laquelle je ferai défection en me réveillant demain matin, dont je me découragerai encore une fois avec une venimeuse politesse. Et dans ce même instant je sais que c'en est une, puisque j'ai posé la question, et puisque j'ai appris à toujours trahir les promesses que mes mots seuls formulent. Il y a longtemps que j'ai désespéré de l'espoir. Longtemps que j'ai envie de gueuler mon impuissance à devenir cette grande chose que l'on se promet d'être tout petit. J'ai été ridicule de croire qu'un malheur referait à neuf ce que dérision et paresse ont si bien érodé. Ridicule, me dis-je, mais avec ce qu'il faut de politesse venimeuse. Ce n'est rien d'autre qu'encre encore une heure parmi les très riches heures de ma vie. J'extrait mon portable de la poche de mon jean.

« Allô Maman ? Oui...Oui, cet après-midi, sur internet. Non, non, je n'ai pas eu mon concours. L'an prochain, oui... »